

La photo-
togra-
phie
n'exis-
te pas

par Gilles Amalvi

1.

La photographie n'existe pas. Aucune des images que vous allez voir ne peut être appelée « photographie », encore moins « photographie de danse ». Heureusement. La photographie de danse, c'est extrêmement ennuyeux. Une photographie de danse, pendant un spectacle de danse, c'est l'appareil qui se déclenche pile au bon moment. C'est quoi le bon moment ? C'est le moment où le spectateur se dit : « tiens, là, le photographe va prendre une photo ». Ça ne manque pas. *Clic*. D'ailleurs, une pièce de danse qui amène à se dire « là, le photographe va prendre une photo », c'est mauvais signe. C'est le signe d'une photo réussie. *Clic*. C'est le signe d'une danse ratée. Une danse ratée, c'est une danse qui fait *comme si* elle allait être prise en photo. Une photo réussie, c'est une photo qui fait *comme si* elle captait du mouvement. *Clic*. Pour de vrai. Comme si danse (photo de danse). Comme si paysage (photo de paysage). Comme si visage (portrait photo). La photo fait toujours « comme si ». C'est d'ailleurs pour ça qu'elle n'existe pas.

2.

C'est le moment de se demander : à quoi bon nommer une exposition PHOTO si la photo n'existe pas ? D'abord, « photo », ça ne veut pas dire « photo », ça veut dire lumière. En grec. D'abord. Comme dans « photon ». Personne n'a jamais vu la lumière. C'est la lumière qui permet de voir, CQFD. Le terme vient du grec, mais les grecs ne faisaient pas de photo. Ni de face, ni de profil. En revanche les grecs ont inventé la démocratie. En démocratie, tout citoyen est égal à un autre citoyen. En photographie, toute chose est égale à une autre chose. Je peux photographier un tableau de Picasso ou ma grand-mère, une sculpture

de Rodin ou un évier, un paysage paradisiaque ou un urinoir : c'est toujours une photographie. Je peux aussi photographier la photo d'un tableau de Picasso : c'est encore une photo. C'est *la même*. D'ailleurs, je peux prendre une photographie même quand je ne prends pas en photographie *quelque chose*. La lumière est partout. Le réel tout entier est *photographiable*. La photographie, c'est la démocratie appliquée à la vision. Donc les grecs ont inventé la photographie. Il leur restait à inventer l'appareil photo : le photographe.

3.

Qui *prend* une photographie ? Le photographe ? Ou le photographé ? L'appareil, ou celui qui s'en sert ? Et une photographie ? Est-ce l'image d'une chose, ou le support de l'image d'une chose ? D'après sa définition, le terme photographie a un sens triple. Selon Wikipédia, « *c'est la technique qui permet de créer des images par l'action de la lumière. C'est une image obtenue par cette technique. Plus généralement, c'est la branche des arts graphiques qui utilise cette technique* ». Photographie est en réalité trois choses différentes : une technique, un objet et un art. Un peu comme la Trinité en fait. Une photo est une image qui indique : cette chose est cette chose. Un peu comme le Christ en fait. Le Christ dit : ceci est mon corps (alors qu'il tend une hostie). La photographie dit : ceci est une chose (alors que c'est une photographie). La photographie n'est jamais la chose qu'elle montre, mais elle est *une* chose. Une chose qui prétend être *autre* chose : *cette* chose (alors qu'elle n'en possède aucun des attributs). En fait, la photographie n'existe qu'en tant qu'elle aspire les qualités de la chose qu'elle montre, pour se constituer une existence. La photographie est un vampire. Est-ce que les vampires existent ? C'est une autre histoire...

4.

Photo, ça veut dire lumière, en grec. Or la lumière, c'est comme un corps : ça bouge. Ça bouge même très vite. A la vitesse de la lumière, CQFD. C'est d'ailleurs pour ça que personne n'a jamais vu la lumière : parce qu'elle va à la vitesse de la lumière. Pour qu'on y voit, il faut que les photons bougent, et les photons bougent tout le temps, comme les corps. Sauf sur une photographie. Sur une photographie, la lumière ne bouge pas, elle est *fixée*. Le corps ne bouge pas. Il est fixe. Comme un cadavre en fait. On peut donc dire de la photographie qu'elle est comme un trou noir ou un cadavre. Elle immobilise le corps. Elle absorbe la lumière. Elle absorbe la lumière *réfléchie* par un corps.

Une photographie peut-elle reproduire le mouvement ? Pas vraiment. Mais elle essaie. Elle fait comme si. Pour faire comme si, elle peut augmenter le temps de pose. Alors, le corps perd ses contours, il devient flou. Dans le langage photographique, *flou* = *ça bouge*. Mais c'est juste une impression : l'impression de la réalité sur une plaque photosensible. Une autre solution consiste à multiplier les poses. *Clic*, une photo. Une deuxième. Puis une troisième, etc. Si vous les exposez côte à côte, vous avez une chronophotographie. Si vous les mettez l'une après l'autre dans un livre, vous obtenez un flip book. Si vous les mettez l'une après l'autre sur une pellicule que vous glissez dans une machine qui les fait défiler mécaniquement, vous obtenez le cinéma.

5.

C'est le moment de se demander : à quoi bon une exposition nommée PHOTO dans un musée nommé Musée de la danse si la photo ne peut pas reproduire le mouvement ? Une danse qui ne bouge pas, est-ce encore de la danse ? Pas vraiment. Pour qu'il y ait danse, il faut un espace, un corps, et du mouvement. En principe. Tout corps solide, avec ou sans l'action de la lumière, peut être dansé. En principe. Le corps n'a pas besoin de lumière pour danser. Mais il y a besoin de lumière pour *le voir* danser. Un corps qu'on regarde danser, c'est un corps dansant *exposé*. Exposé au regard. Le processus chimique de la photographie, c'est une plaque photographique exposée. A la lumière. On appelle « temps d'exposition » le temps nécessaire pour que la plaque soit impressionnée : sans expo, pas de photo. Le corps de la danse comme la plaque photographique ont besoin d'être exposés pour produire une *impression*.

Et si PHOTO était le temps d'exposition nécessaire à la photographie pour révéler la danse ?

6.

Révélation, exposition, impression, réflexion... Étrange comme les mots qui qualifient la photographie peuvent prêter aux métaphores, aux doubles sens. D'ailleurs, c'est fou tout ce qu'on peut tirer d'un phénomène qui n'existe pas. C'est le moment de se demander : et si la photographie était un dispositif à attraper du discours plutôt que de la lumière ? Un dispositif à exposer le trou de l'image et son remplissage incessant par du discours. Si je prends en photo un bâtiment, que puis-je dire ? Je peux répéter ce que semble dire la photographie : « bon, voilà, c'est

un mur ». Ce n'est pas très intéressant. Mais je peux dire : « c'est le mur de la maison de ma grand-mère ». Ou bien : « c'est le mur de la plus vieille maison de la ville ». Ou bien : « c'est la première photographie ». Ou bien : « *c'est une empreinte lumineuse incapable de signifier le réel qui lui colle à la peau* »¹. Je peux dire beaucoup de choses : peut-être autant de choses qu'il y a de choses à photographier. Ça prolifère. Tout le réel est photographiable. Mais il faut ajouter qu'on peut *tout* faire dire à *toute* photographie de *tout* le réel photographiable. Ça devient vertigineux. Peut-être que la photographie est un dispositif qui ouvre un trou dans la réalité. Un tout et un rien : un trou noir. Ce trou, chacun cherche à le reboucher avec du langage. Avec des mots, avec des noms. *C'est ceci, c'est cela, ça veut dire ceci cela, ça s'appelle comme ça*. La photographie, ça a l'air tout simple comme ça, mais c'est un drôle de problème. Un drôle de problème avec du langage dedans.

7.

À vrai dire, la photographie nous casse les pieds avec ses paradoxes d'image. Ses *comme si*. Sa dialectique de présence ou d'absence. Avec ses « la photographie est une chose, mais elle n'est pas cette chose, ni le symbole de cette chose. Elle est quelque chose qui indique l'absence d'autre chose... ». En tant qu'image, elle n'est finalement que la capture d'un petit bout de réel quelconque. En tant que discours : pure prolifération. Comment lui faire lâcher son morceau de réel impressionné ? La faire circuler, bouger, parler ? A quel principe l'exposer ?

1. Catherine Perret, *Pour une nouvelle poétique de l'exposition*, Bruxelles, Éd. Complexe, 2001, p. 83.

Une hypothèse : et si PHOTO était en fait le temps d'exposition nécessaire à *la danse* pour révéler la photographie ? Si on pose *danse* sur *photographie* que se passe-t-il ? *Danse* s'élargit à des choses qui n'étaient pas « danse ». *Photo* dilapide ses images en d'autres associations ou classements d'idées. Au croisement des deux, il y a exposition. *Exposition* organise une circulation, permet une autre *économie* des signes. *Danse* dépense. Elle a « *la dissipation même comme objet* »². *Photographie* conserve, elle thésaurise la réalité. *Exposition* vaut peut-être comme un plan d'équivalence sur lequel *danse* et *photographie* pourraient échanger leurs qualités, déplacer leurs significations. *Danse* lance l'objet de *photo* au loin et dit : va chercher. *Photo* ramène l'objet à *danse* et dit : la réalité s'appelle reviens. Entre les deux, c'est l'exposition PHOTO.

8.

Donc « photo » ne veut pas dire « photo ». PHOTO serait le nom d'un problème qui concerne la photographie, la danse, et l'exposition, en tant qu'ils se révèlent, se réfléchissent, s'exposent mutuellement. Un peu comme « musée » et « danse » en fait. Dans PHOTO, la danse expose la photographie (en tant qu'elle ne bouge pas). La photographie expose la danse (en tant qu'elle ne peut pas se reproduire). La photographie (en tant qu'elle est douée d'ubiquité) déplace l'exposition (en tant qu'unité de lieu), qui à son tour réfléchit la danse qui (en tant qu'elle se dissipe) expose les cadres de l'exposition. J'espère que c'est clair. Alors essayons. À une photographie, di-

2. Paul Valéry, *Degas Danse Dessin*, Paris, Gallimard, 1998, p. 28.

sons : « danse » ! Si elle dit « mais j'peux pas », elle est lucide. Si elle fait une photographie de danse, c'est qu'elle n'a rien compris. Si elle fait du cinéma, c'est qu'elle veut disparaître. Si elle fait *50 ans de danse*³, c'est qu'elle commence à comprendre. Si elle dit « il suffit de dire que je danse », elle a tout compris.

Gilles Amalvi.

Écrivain, il a publié Une fable humaine et AïE! BOUM aux éditions Le Quartanier. Ses textes et pièces sonores ont paru dans diverses revues, dont La mer gelée, [avant-poste], Ce qui secret, d'ici là. Depuis Radio-Epiméthée, version scénique et radiophonique de Une fable humaine, il se consacre à l'exploration de l'écrit par le matériau sonore. Parallèlement, il a été dramaturge pour les chorégraphes Saskia Hölbling et Nasser Martin-Gousset, et il écrit pour le festival d'Automne, le Musée de la Danse, ainsi que les chorégraphes Julien Jeanne et Latifa Laâbissi.

-
3. Spectacle de Boris Charmatz, qui reproduit les 300 photographies du livre *Merce Cunningham, un demi-siècle de danse* de David Vaughan, Paris, Éd. Plume, 1997.